

ÉCRITS CENSURÉS

D'UN JOURNALISTE DANS LES TRANCHÉES

PHILIPPE HENWOOD PRÉSENTE

« MAUDITE SOIT
LA GUERRE... »

(1915-1918)

EUGÈNE HENWOOD



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Philippe Henwood

présente

Eugène Henwood

« MAUDITE
SOIT LA GUERRE... »

Écrits censurés d'un journaliste
dans les tranchées (1915-1918)

Avec le soutien de la Région Basse-Normandie

RÉGION BASSE
NORMANDIE 

Éditions Pierre de Taillac
13, rue des Tamaris • 14640 Villers-sur-Mer
www.editionspierredetaillac.com


ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

À la mémoire de mon père, Paul, le fils d'Eugène.

À mon frère, Richard, l'autre petit-fils d'Eugène.

Philippe Henwood



Eugène Henwood pendant la Guerre.

Chers camarades, je vous dédie ces scènes de notre commune misère. Hélas, beaucoup de ceux qui y figurent sous des pseudonymes divers ont les yeux à jamais fermés et ne les liront pas. Espérons, du plus profond de notre cœur endeuillé, que leur immolation n'aura pas été inutile et que des charniers où ils reposent naîtra une ère d'amour, de justice, de totale liberté.

Dédicace qu'Eugène Henwood avait prévu de faire figurer en tête de la publication de ses écrits de guerre.

Avant-propos

Il y a tout juste cent ans, le 11 juillet 1915, mon grand-père, Eugène Henwood, rejoignait son régiment à Rexpoëde, dans le Nord.

Je n'ai pas connu mon grand-père, décédé plusieurs années avant ma naissance. Mon père, aujourd'hui disparu lui aussi, ne m'en a guère parlé. Mais, peut-être, ne l'ai-je pas suffisamment interrogé...

Quant à ses carnets de route, tenus au cours de la Première Guerre mondiale, je n'en connais l'existence que depuis quelques années, mon père ayant longtemps hésité à me les confier, craignant, je crois, que certaines des idées exprimées par leur auteur, voire leur écriture, ne soient susceptibles de me choquer ou de me donner une mauvaise image de son propre père.

Il est vrai également que mes goûts me portèrent d'abord vers l'histoire médiévale avant que, affecté au Service historique de la Marine, à Brest, je ne m'intéresse plutôt à l'histoire maritime et aux gens de mer.

Mon retour à Paris puis, en 1999, ma nomination au poste de sous-directeur des archives et bibliothèques du ministère de la Défense, l'intérêt particulier que je pris alors pour la vie quotidienne des soldats de la Première Guerre mondiale – notamment lorsque j'œuvrai à la création du site « Mémoire des Hommes » et à la mise en ligne des quelque 1,4 million de fiches des « Morts pour la France¹ » – amenèrent enfin mon père à me confier ces carnets. Une première transcription, destinée avant tout aux descendants d'Eugène, en fut alors faite...

La « découverte » des nombreux articles publiés par Eugène Henwood au cours de la même période, une nouvelle lecture attentive des carnets et l'approche des commémorations du centenaire de la Première Guerre m'incitèrent à reconsidérer l'intérêt de l'ensemble de ces écrits et à souhaiter exaucer le vœu de transmission de leur auteur² et, ce faisant, à lui rendre hommage, tout en permettant au lecteur d'aujourd'hui – grâce à un important appareil critique – d'en mieux apprécier l'apport.

1. Le site « Mémoire des Hommes » fut inauguré le 5 novembre 2003.

2. Qui lui-même avait très tôt envisagé la publication d'une partie de ses écrits (voir *infra*).

Plusieurs raisons objectives militaient aussi en faveur de la présente édition.

L'expérience qu'a connue Eugène Henwood au cours de la Première Guerre mondiale est certes loin d'être rare, pas plus que n'est rare le fait d'avoir tenu un carnet de route.

Cette expérience et le témoignage qu'il nous en a laissé n'en sont pas moins singuliers et complémentaires d'autres expériences et d'autres témoignages, publiés ou encore inédits, tant du point de vue des faits rapportés que de la manière de les relater.

C'est là, en effet, un témoignage particulièrement riche et précis, qui permet de mieux connaître les divers aspects du quotidien d'un simple soldat d'un régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, tout en suivant, jour après jour, son parcours, les nombreux changements de secteurs opérés, la variété des cantonnements...

Témoignage à la fois ordinaire et extra-ordinaire d'un individu entraîné malgré lui, comme des millions d'autres, au sein d'une terrible et macabre aventure; récit sensible d'un homme qui, tout en souffrant, en se plaignant et en critiquant souvent ses contemporains, fait « simplement » son devoir; volonté affirmée de témoigner d'un homme mûr et cultivé, qui ne cache pas ses idées et ses convictions, mêlant, au fil des jours, les faits et les réflexions que ces faits lui inspirent, les descriptions et les analyses; matériau « brut » enfin, ni retravaillé, ni réécrit, ni romancé, que complètent et enrichissent, de brillante manière, plusieurs dizaines de courts récits, pour la plupart publiés dans les colonnes de journaux socialistes entre 1916 et 1919, « scènes vécues », vivants instantanés du quotidien de quelques-uns des poilus de la Grande Guerre.

Paris, le 11 juillet 2015

Philippe Henwood

N.B. :

1 - Les termes suivis d'un astérisque (à la première occurrence) sont expliqués dans le glossaire.

2 - Les noms propres suivis d'un astérisque font l'objet de précisions biographiques lors de leur première apparition dans le texte. On pourra retrouver ces explications en utilisant l'index. Toutefois, certaines personnes citées par l'auteur n'ont pu, à ce jour, être identifiées.



Eugène Henwood avant la Première Guerre mondiale.

Introduction

Avant la guerre

Lorsque, le 11 juillet 1915, Eugène Henwood rejoint son régiment, le 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, à Rexpoëde, dans le département du Nord, il a 35 ans³.

On ne sait que peu de chose de lui avant cette date, et en particulier de ses vingt premières années, mais il n'est pas invraisemblable de penser que ses propres souvenirs de gamin de Paris, qui ne connut pas son père, lui servirent à mettre en scène l'enfance et la jeunesse de certains des personnages des nouvelles qu'il écrivit au cours de la guerre ; tels Dudule qui, lorsqu'il ne vendait pas des journaux à la criée dans le quartier de Montmartre, fréquentait les abords des champs de courses, Ralph, le « méthodiste et statisticien » des hippodromes, ou encore Vermine, vrai gavroche parisien, tour à tour camelot et bonimenteur de foire⁴.

Il est tentant de le reconnaître aussi – lui qui se définit dans une des nouvelles qu'il écrivit au front⁵ comme une « bibliothèque ambulante » – dans le personnage d'autodidacte décrit dans un article paru sous sa plume en avril 1919⁶ qui, « au lieu d'aller s'alcooliser au café [...] s'est affiné intellectuellement, a tiré le meilleur profit de ses lectures, a acquis ce qui fait le plus défaut à la grande masse des résignés : le sens critique ».

Les quelques documents conservés, en dehors des écrits présentement publiés, témoignent de son goût pour l'écrit et de l'intérêt qu'il portait aux arts du spectacle et au sport hippique.

3. Eugène Adrien Isidore Henwood est né à Paris le 19 février 1880.

4. Voir ci-dessous, pages 336, 351 et 361, les nouvelles intitulées *La Sombre Vie et Triste Fin de mon camarade Dudule*, *Le Dernier Pari*. *Un turfiste au front*, *Un type à la page*.

5. *Independence Day*.

6. *La Feuille antialcoolique*, « Une tribune des humbles », *idiste, sociale*, avril 1919.

Ainsi, datés des années 1900 et 1901, plusieurs poésies, chansons et monologues d'inspiration réaliste, des acrostiches et une pièce de théâtre, *Amour de fille, drame réaliste en un acte*. Deux de ses poésies et une de ses nouvelles, signées « Eugène A'Drien Henwood », furent primées en 1902 par *L'Écho des Jeunes, revue littéraire, artistique, illustrée*, dans laquelle il publia quelques écrits jusqu'en 1912. En 1906, le journal *La Petite République* lui décernait, à son tour, un diplôme à la suite de sa participation à un concours littéraire. Entre-temps, en 1905, il avait même publié, sous le nom de « Professeur Hen-wood » (sic), une plaquette de 13 pages intitulée *Le Jiu-Jitsu, méthode rationnelle!*

Les premières années du nouveau siècle le voient également se produire, sous le nom d'« A'Drien, comique typique et fantaisiste » ou « A. Driens, le gai tourlourou du Moulin Rouge », dans divers cafés-concerts près de la butte Montmartre. Son répertoire comporte alors une trentaine de chansons et monologues.

On sait qu'il fut aussi marchand de journaux, gérant d'un dépôt de vin, garçon de café... puis journaliste⁷.

Le grand intérêt qu'Eugène Henwood porte aux courses hippiques – intérêt qui trouve peut-être son origine dans l'univers où travaillait son oncle, majordome au château du Plessis-Chamant (Oise), centre hippique renommé –, trouve un premier épanouissement à la veille de la Guerre : du 17 mai 1913 au 30 janvier 1914 paraissent dix numéros de *La Journée hippique. Journal sportif*, puis 127 numéros du *Journal hippique. Quotidien sportif de dernière heure*, dont, sous le pseudonyme d'« H. W. Adrian », il est à la fois le directeur et le rédacteur en chef⁸.

7. Il évoque également dans ses carnets une « malheureuse entreprise de dentelles ».

8. En novembre 1913, il publie, en outre, une brochure de 12 pages intitulée *Application de la méthode du préféré (un seul cheval par réunion)*. L'intérêt d'Eugène Henwood pour le sport hippique avant le déclenchement du conflit, intérêt confirmé à plusieurs reprises au cours de la guerre, sera toujours vif au lendemain de celle-ci. Sur ce point, voir ci-dessous, page 467, la postface « D'une guerre à l'autre ».

Un poilu comme les autres ?

Le 31 décembre 1914, en application du décret du 9 septembre précédent⁹, Eugène Henwood, qui, en 1901, avait été exempté de service militaire pour cause de « bronchite spécifique », passe une nouvelle fois devant un conseil de révision qui, cette fois, le juge apte au service armé.

Le 23 février 1915, il rejoint le dépôt du 150^e régiment d'infanterie à Chartres, puis, le 2 juin suivant, passe au 4^e régiment de marche de zouaves. Le 6^e bataillon de ce régiment, bataillon auquel il appartient, devient, quelques jours plus tard, l'une des trois composantes¹⁰ du 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, créé le 22 juin 1915 à Rexpoëde, dans le Nord. C'est au sein de ce régiment qu'Eugène Henwood passe les trois années suivantes¹¹.

Entre le 8 juillet 1915 et le 9 octobre 1918, soit trente-neuf mois durant, Eugène Henwood a consigné, jour après jour, ses actions et ses réflexions, qualifiées de « brèves notes de route », de « notes quotidiennes » ou encore de « feuilles de route d'un récupéré », sur 17 carnets de format et d'épaisseur variables. Son goût pour l'écriture et son désir de dépeindre, à l'intention des lecteurs des journaux dont il appréciait la ligne de pensée, divers aspects de la vie quotidienne des poilus l'amena en outre à écrire, au cours de la même période, une cinquantaine d'articles qualifiés d'« humbles tableaux de sa morne vie ».

La lecture des carnets de route et des autres écrits d'Eugène Henwood¹² nous permet de partager, au quotidien, la vie d'un poilu à la fois semblable à beaucoup d'autres et singulier.

9. En raison des importantes pertes du premier mois de la guerre, le décret du 9 septembre 1914 obligea les réformés et exemptés des classes antérieures à la classe 1915 à passer devant un nouveau conseil de révision, chargé soit de confirmer la décision du précédent conseil, soit de déclarer les hommes aptes au service.

10. Avec les 1^{er} et 6^e bataillons du 8^e régiment de marche de tirailleurs.

11. « Récupéré trois mois auparavant, n'ayant jamais accompli un jour de service en temps de paix, étant de plus territorial, je me trouvais incorporé, malgré mon âge et une infirmité, après une très hâtive instruction, dans les zouaves, dans un régiment de marche, de choc, troupe d'élite, armée d'Afrique! Franchement, ce n'était guère ma place » (*Deux pays, deux potes*).

12. On trouvera une description de ces carnets et autres écrits en annexe.

Comme beaucoup d'autres...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a partagé la constante préoccupation de ses camarades pour le climat et souffert de toutes sortes d'intempéries : le vent, la pluie, la neige, le gel et le verglas. Il a eu faim, il a eu soif, il a eu froid...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a souvent changé de « lieu de résidence », entre les tranchées de 1^{re} ligne, le front, les secteurs et les cantonnements de repos¹³, changements opérés parfois en train ou en camion, mais plus souvent encore à pied...

Comme beaucoup d'autres, quand il n'était pas dans les tranchées, en permission ou à l'hôpital, Eugène a dormi dans des endroits très divers : une caserne ou un baraquement militaire, une usine ou une maison en ruines, chez des mineurs, un fabricant de vin de Champagne, un grainetier ou un marbrier, dans une mairie, un hôtel, une salle de bal, une école, les caves d'un pensionnat ou le grenier d'un château, dans une gare ou dans un train, dans une carrière, une ferme, une grange, une écurie et même dans une porcherie...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a vécu dans des conditions sanitaires déplorables. Il a été dévoré par les poux et a partagé ses abris de fortune avec les rats. Il a vécu dans la boue, la boue grasse, gluante, infecte, la boue dans laquelle il a avancé avec peine, la boue sur laquelle il a glissé, est tombé, la boue qui l'a éclaboussé, l'a couvert de la tête aux pieds, la boue dans laquelle il a manqué d'être enlisé, d'être enterré vivant, la boue où se traînaient les blessés, la boue qui souillait son pain, la boue où il s'est couché, la boue pétrie de restes humains, la boue qui a été le seul linceul de nombre de ses camarades...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a été assourdi et abruti par le « *vacarme infernal* » des champs de bataille. Il a côtoyé « *Dame Camarde* » et lui a échappé à plusieurs reprises. Il a connu l'horreur, a vu les corps déchiquetés de ses camarades après la chute d'un obus, a buté contre des restes humains et a dû se coucher sur des morceaux de cadavres. Il a suffoqué en sentant l'odeur « *fétide, nauséabonde, cadavérique* » des charniers. Il a eu peur...

13. Voir l'annexe « Déplacements et villégiatures ».

Comme beaucoup d'autres, Eugène a connu l'attente, l'ennui et la nostalgie de la vie d'avant la guerre. Il a connu le découragement en constatant que cette guerre n'en finissait pas¹⁴. Il a connu le désespoir, le « *spleen* », le « *formidable cafard* », « *le dégoût de tout et de tous* », allant jusqu'à se demander « *si la mort n'[était] pas préférable à une telle vie*¹⁵ », sentiments que résume si parfaitement cette simple phrase écrite le 13 octobre 1917 : « *La pluie tombe. Je suis couché sur du fumier, dans un trou à porcs, et demain, peut-être, je vais mourir!* »...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a critiqué l'attitude de ceux qui, à l'arrière, feignaient d'ignorer la souffrance de ceux qui étaient au front, ainsi qu'il a pu le constater lors de ses permissions ou au fil de ses lectures des journaux, l'attitude aussi de certains civils rencontrés en divers lieux de cantonnement : propriétaires égoïstes, commerçants exploitant les soldats (*mercantis*), femmes aisément consolées de l'absence de leurs maris...

Comme beaucoup d'autres, Eugène a attendu et souvent espéré, voire cru, en « une paix prochaine¹⁶ », scrutant les journaux pour y trouver « quelque lueur, quelque espoir » de la fin « de cette terrible boucherie¹⁷ » : conférences des Alliés, interventions à la Chambre des députés, propositions de médiation, entrée en guerre des États-Unis, révolution russe, etc.

Comme beaucoup d'autres, Eugène s'est, à d'autres moments, résigné et, « pris dans l'engrenage », s'en est remis à la fatalité...

Mais plus que beaucoup d'autres, sans doute...

Mais plus que beaucoup d'autres, sans doute, parce qu'il était plus âgé et plus mûr que nombre de ses camarades, parce qu'il avait une santé fragile¹⁸, parce qu'il supportait mal la vie collective et était

14. « *Et dire que ce n'est pas fini, que pas une voix autorisée ne s'élèvera dans l'univers pour dire : "Assez de meurtres, assez d'horreurs, assez de sang. Faites la paix!"* » (31 octobre 1915). « *L'obscurité totale, aucune lueur à l'horizon, rien qui indique que cette calamité sans nom prendra bientôt fin* » (23 septembre 1916). « *De plus en plus, il fait nuit noire sur la raison* » (8 mars 1917).

15. 10 août 1917.

16. « *Nulle fièvre belliqueuse, un immense désir de paix, tel est le moral de la majorité des combattants de ce côté, et de l'autre vraisemblablement* », écrit-il, par exemple, le 28 janvier 1916.

17. 19 décembre 1916.

18. Le 21 août 1915, Eugène fait la liste de ses « *maladies : bronchite chronique, varices, rhumatismes articulaires, hydarthrose, iritis à l'œil gauche* ». Et le 7 septembre suivant, il ajoute : « *Le major m'apprend que j'ai une hernie. Voici déjà ce que j'ai gagné dans cette maudite guerre.* »

davantage que la plupart de ses camarades portés à l'analyse et à la critique, Eugène a souffert au cours de ces terribles années, tout en reconnaissant qu'il avait souvent eu de la chance et que ses infirmités et son appétence pour la lecture, l'écriture et... le sport hippique lui avaient peut-être sauvé la vie ou du moins permis de survivre¹⁹.

Mais plus que beaucoup d'autres, sans doute, Eugène a souffert des longues marches, des exercices et corvées de diverses sortes, des revues, des défilés...

Mais plus que beaucoup d'autres, sans doute, Eugène s'est indigné de l'attitude de certains officiers qui non seulement ne s'imposaient pas à eux-mêmes les règles qu'ils exigeaient des autres, mais encore traitaient les hommes placés sous leurs ordres avec arrogance, grossièreté et inhumanité. Ces officiers dont il a dénoncé les travers et dont il s'est – sans doute un peu trop ouvertement – moqué, au point d'être qualifié de « mauvais esprit » et d'être renvoyé, après avoir passé deux ans à la compagnie « hors rang » où il était téléphoniste, dans une unité combattante...

Mais plus que beaucoup d'autres, sans doute, Eugène a dénoncé la propagande, le « bourrage de crânes²⁰ » et s'en est pris, avec virulence, aux journalistes de la « presse bourgeoise », « folliculaires de l'arrière qui se bornent à exposer leur patriotisme en phrases creuses et redondantes » et qui « bien tranquillement à l'abri en de confortables cabinets de travail, les pieds sur les chenets, se contentent de faire la guerre avec... la peau des autres et d'exciter au combat », se montrant pleins d'enthousiasme pour les hauts faits des soldats, sans jamais se risquer à montrer l'envers du décor²¹.

Mais plus que beaucoup d'autres, surtout, Eugène a supporté avec difficulté la vie collective. Et s'il a connu quelques bons camarades et

partagé avec certains quelques agréables moments²², s'il en a mis en scène quelques-uns, sans méchanceté voire avec une certaine tendresse, dans plusieurs des « scènes vécues » qu'il destinait aux journaux, si la citation qui lui fut octroyée le 8 novembre 1917 porte « *A toujours été pour ses camarades plus jeunes un exemple de dévouement et d'entrain* », il a cependant beaucoup souffert de la promiscuité forcée avec nombre de ces camarades. À l'instar de certains journalistes et de certains officiers, il ne les a guère épargnés dans ses écrits, dénonçant à l'envi l'abrutissement et l'ignorance, la bêtise et la stupidité, la « *mentalité au-dessous de la moyenne* » et le manque de dignité, le « *je-m'en-fichisme à outrance* » et l'indifférence de « *pauvres hères* » qui « *ne lisent pas, ne pensent pas* » et ne trouvent rien de mieux à faire pour se distraire et oublier leur situation que de s'enivrer, laissant ainsi croire à l'excellence du moral des combattants.

C'est pourquoi, « *contraint et forcé* », maudissant la guerre et portant « *le deuil de la seule fortune qu'[il] ait jusqu'ici possédée : la liberté²³* », mais prêt à faire « *tout [son] devoir, dans la mesure de [ses] forces et de ses capacités²⁴* », « *tout en gardant quelque dignité, raison et humaine pitié²⁵* », refusant tout avancement²⁶, n'éprouvant nulle haine pour l'ennemi²⁷, il n'a pu trouver un relatif apaisement, chaque fois que cela était possible, qu'en contemplant la nature « *idéalement belle* » et surtout en s'isolant, pour lire et écrire, car, à ses yeux, « *être seul, s'évader de la triste réalité, se recueillir, se réfugier dans le rêve, lire un beau livre, voilà la jouissance suprême de qui n'a pas sombré complètement²⁸* ».

19. Ainsi, par exemple, outre les nombreuses fois où il échappe aux obus et aux balles ennemies : « *Au bureau je coule des journées assez heureuses, pendant que mes copains triment à l'exercice et font toutes sortes de corvées* » (17 octobre 1915), « *Le temps est toujours épouvantable. Le canon tonne sans relâche. Qu'est-ce que les copains doivent prendre dans les tranchées ! Je suis décidément un veinard. Je dois un peu cette chance au sport hippique. C'est la première fois que mes connaissances sportives m'auront été aussi utiles. Si cela me sauvait la peau, je ne regretterais presque plus la galette que j'y ai gaspillé bêtement* » (28 octobre 1915), « *On demandait des zouaves ayant une certaine instruction et ma qualité de publiciste m'a fait agréer d'emblée* » (23 novembre 1915).

20. « *Les journaux bourgeois font une merveilleuse cuisine pour entretenir l'excellent moral de l'avant et de l'arrière. Ma grande stupéfaction est qu'ils réussissent merveilleusement. Décidément, nous sommes et serons toujours de francs gobeurs* » (30 juin 1916).

21. 28 octobre et 29 novembre 1917. On trouvera en annexe la liste des journaux cités par Eugène Henwood dans ses écrits.

22. Tels ceux qu'au fil des pages, il nomme ses « amis » : le sergent Paul Jeantils, tué dès le 12 octobre 1915 alors qu'il partait en chantant à l'assaut des tranchées allemandes ; le journaliste Marcel Laurent qui, réformé, crée le journal syndicaliste *La Clairière* ; le caporal Albert Grisard ; le caporal Brochet, blessé le 8 septembre 1916 ; Camille Arnault, qui pousse volontiers la chansonnette ; le caporal Deniaud, qui passe son temps à « serrer les noix » ; le meunier fortuné Armand Boulanger, dit Vieux-Fils, tué le 23 octobre 1917 ; Maurer, qui était cuisinier aux Etats-Unis ; Sylvain Alassoeur, blessé à Douaumont le 28 octobre 1916 et tué au Chemin des Dames le 23 octobre 1917.

23. 12 septembre 1916.

24. *Deux pays, deux potes.*

25. 16 décembre 1917.

26. « *Moi qui suis ici contraint et forcé, je ne suis rien et ne veux rien être* » (18 mai 1916).

27. « *Je puis mourir, mes dernières pensées ne seront nullement des imprécations de haine contre qui m'aura touché. Le Boche qui sera mon meurtrier est, comme moi, un instrument inconscient. Par avance je lui pardonne* » (27 mai 1916). « *Les pauvres bougres qui sont de l'autre côté de la barricade, qui luttent, souffrent et meurent pour une cause qui n'est vraisemblablement pas la leur, sont aussi à plaindre que nous. Je ne leur en veux pas* » (3 octobre 1917).

28. 24 avril 1917.

sans armes - 24 marches
Shassard 23 Octobre 1916

L'attaque est pour demain
nous embarquons violemment
et l'ennemi riposte sur nos
pionniers et les batteries -
Beaucoup de pieds gelés
nous nous installons
en terrain découvert
et nous creusons vivement
en défilé - Je sommeille
vers minuit un obus
tombe à 10 m. de
ma tête - Je l'échappe
belle -

Mardi 24 Octobre

quel enferment
l'embarquement c'est
à devenir fou -
L'ennemi riposte, mais

l'ennemi nous riposte
prend le dessus, à 11^h40

L'attaque se déclenche
En partant 3 camarades
sont tués - maréchal
H. Jean (sic) et
Kassmann - l'adjudant
est blessé - Pelissier
disparu - nous
marchons - et en air
qui ne se voit
Jamais je tiens la
bataillon très étroit
Le 6^{me} bat. de tir. est
devant nous - il entoure
la 1^{re} position
bataillon (Blanc) est
à sa installation - nous
passons devant lui

mes lettres ont été remportées
et j'en ai bien heureusement
eu une poignée habituelle -
comme cela change des habits -
Hambres gazette bourgeoise -
Lundi 23 avril 1917
commande vivante -

Il reste de mes lettres de la
 nuit que j'ai maintenant
la conviction que des milliers
de fois honorables à maintes
un peu partant - surtout chez
les Français -

Les lettres - quelle tristesse
quel vice cours d'être le témoin
de la destruction des avions lors de
la distribution des caennis -
Rien de saillant à relater
nous tirons bien, sans notre
"village originel" pas de mortels

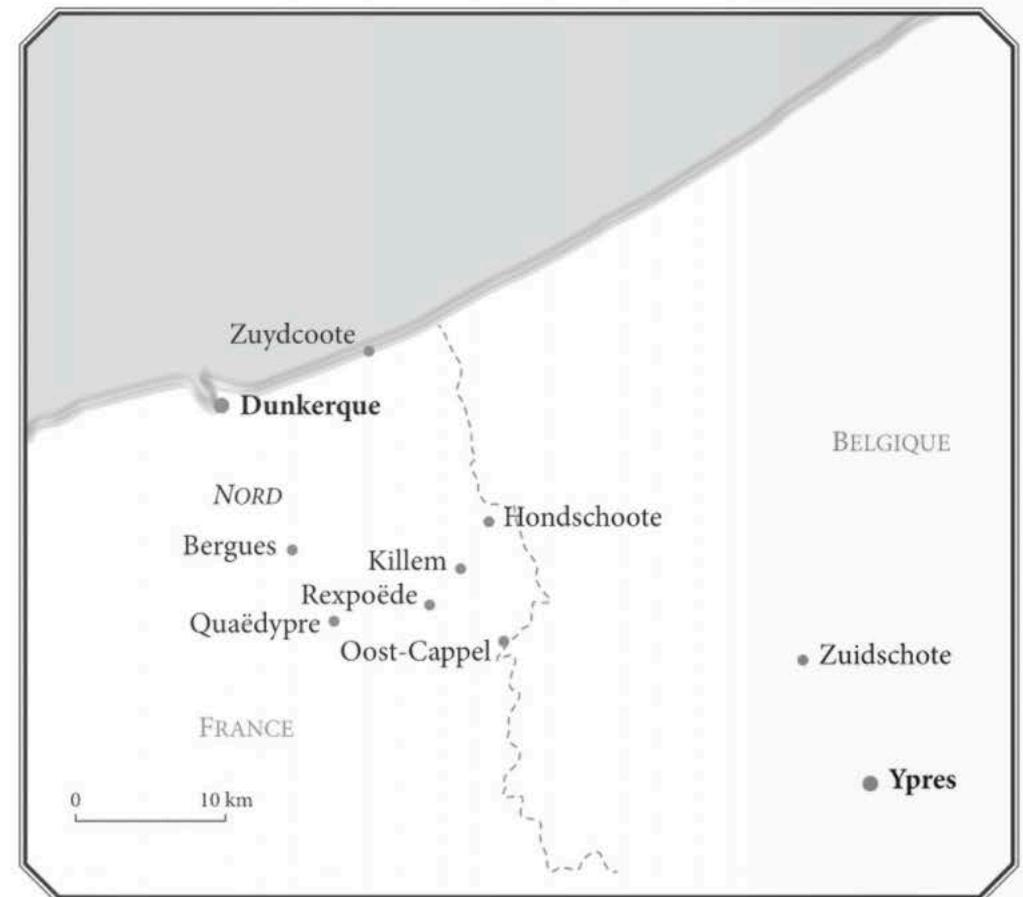
quelques fusils, simplement, qui
étaient sur la crête - La batterie
en bas du ravin est également
partiellement détruite -

Mardi 24 avril 1917

J'ai aimé à voir la nuit, sous
camarades dormants, les obus
sifflent, hurlent, miaulent
en passant dessus nos têtes -
L'un d'eux a touché le ravin -
Sauf à rien, pas de bruit -
Je me isole ici et là et c'est
pour avoir les heures les plus
agréables - Les camarades de
qui je prends le tour de garde
me tiennent dans leur fort
pour un bouillonnement de
bonne foire - Il se sont
pas, ces braves Français, que nous
les dédaigner, j'ai aimé à
écouter de leur compagnie j'ai
changé d'atmosphère, ne plus

CARNETS DE ROUTE

1 - Juillet-août 1915 :
Dans le Nord et en Belgique.
Au front près de Zuidschote



Juillet-août 1915:
cantonnements d'Eugène Henwood dans le Nord et en Belgique.

Jugé apte au service armé le 31 décembre 1914, appelé à l'activité le 23 février 1915 et affecté au 150^e régiment d'infanterie (dépôt de Chartres), Eugène passe de ce régiment au 6^e bataillon du 4^e régiment de marche de zouaves le 2 juin. Le lendemain, il rejoint son corps au fort de Rosny-sous-Bois. Le 22 juin, le bataillon d'Eugène est regroupé avec les 1^{er} et 6^e bataillons du 8^e régiment de marche de tirailleurs pour former le 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs (4^e RMZT).

8-11 juillet 1915 : de Paris à Rexpoëde : *Le 8 juillet au matin, Eugène quitte Paris en train. Après trois jours de voyage, il arrive à Bergues (Nord) le 11 juillet et rejoint son régiment, le 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs (4^e RMZT), à Rexpoëde.*

[Carnet n° 1 : 8 juillet-4 octobre 1915]

Jeudi 8 juillet 1915 : Nous embarquons pour une destination inconnue. Partis à 6h30 du matin, nous arrivons à 9 heures à Villeneuve-Saint-Georges. Nous ne repartons qu'à 1 heure pour Montereau. Montereau : arrêt. Où allons-nous ? Personne n'en sait rien ! Est-ce Nieuport ? l'Alsace ? ou Arras ? Mystère et discrétion. Enfin, qui vivra verra.

Vendredi 9 juillet 1915 : Nous avons passé la nuit en wagon et ne devons partir de Montereau qu'à 1 heure. J'ai passé une assez bonne nuit et dormi comme un loir, résultat de la fatigue et un peu aussi de la quantité de liquide avalé : on ne part pas tous les jours à la guerre ; cela excuse mon mal aux cheveux de ce matin.

À 2 heures, départ de Montereau. Nous passons par Melun et Corbeil. À Juvisy, nous reprenons la ligne de la grande ceinture¹ et échouons à Versailles vers 9 heures. À 9h30, départ. Nous nous endormons sans toujours savoir où nous allons.

1. Ligne de chemin de fer formant une boucle autour de Paris.

Samedi 10 juillet 1915 : À 1 heure, je me réveille à Creil. Cette fois, plus de doute possible, c'est bien dans le Nord que nous allons. Je me rendors et me réveille à 4h30 à Longueau. De là nous passons par Amiens et Abbeville.

On commence à rencontrer à partir d'Abbeville nos amis les Anglais. Les Écossais causent surtout de l'étonnement à mes camarades : leurs petites jupes obtiennent un grand succès. Depuis Étaples, toute la côte est occupée par les troupes anglaises. Ils sont installés on ne peut plus confortablement et l'aménagement de leurs tentes ne laisse rien à désirer : cuisines, W.-C., lavoirs, douches, rien ne manque. D'autre part, leurs soldats, qui sont payés, sont nourris de façon parfaite. En un mot, ils regorgent de tout à un tel point qu'ils nous distribuent des vivres².

Nous arrivons à Boulogne à 10 heures. Nous avons l'espoir d'y déjeuner, mais hélas ! nous repartons de suite et filons sur Calais. Voici trois jours que nous sommes en route ; nos maigres vivres de réserve sont épuisés et nous avons une faim de loup.

À 2 heures, nous touchons* Dunkerque. Enfin on va arrêter et casser une croûte. Il nous faut attendre trois heures pour toucher une boîte de bœuf (*vulgo**, *singe**), du fromage et un quart de vin. Le camarade Gérard³ améliore cet ordinaire* en nous confectionnant une soupe assez réussie et surtout un excellent café.

Le reste de la journée est plutôt monotone : nous dormons, lisons et buvons.

11 juillet-9 août 1915 : cantonnements dans le Nord : *Eugène cantonne à Rexpoëde et se rend plusieurs fois sur la plage de Zuydcoote pour y participer à des exercices. Le président de la République et plusieurs hautes autorités militaires passent le nouveau régiment en revue.*

Dimanche 11 juillet 1915 : À 2h30, départ pour Bergues. Cette ville où nous arrivons vers 5 heures est absolument morne. Beaucoup

2. Il faut rappeler que jusqu'à l'instauration du service militaire obligatoire, en janvier 1916, le corps expéditionnaire britannique n'était composé que de soldats professionnels et de volontaires.

3. Eugène Henwood parle de ce camarade jusqu'au 17 octobre 1915. Peut-être s'agit-il de Julien Gérard, qui, promu soldat de 1^{re} classe le 29 octobre 1915, puis caporal le 21 novembre 1915, sera tué à l'ennemi le 14 décembre 1916 à Haudremont (Meuse).

de maisons sont en ruines, suite à un récent bombardement. Nous allons à pied de Bergues à Rexpoëde⁴ où nous arrivons à 7 h 30. J'étais absolument harassé, car mon sac est lourd et je souffre toujours de mes jambes, surtout après un repos. Nous stationnons un quart d'heure devant l'église et nous repartons pour une ferme des environs où notre bataillon* est cantonné⁵.

Je suis affecté à la 21^e compagnie* où j'ai le plaisir d'être avec Gérard (bon camarade dont je reparlerai plus tard), puis nous cassons une croûte. Assez maigre le déjeuner : soupe et riz. À ce qu'il paraît, nous n'étions pas attendus si tôt : c'est une explication qui a sa valeur et qu'il ne faut pas chercher à approfondir !

De nouveaux camarades nous annoncent que le bataillon est au repos depuis une quinzaine, ayant été relevé* dans les tranchées de notre secteur* par nos amis les Anglais. Nous avons donc une petite chance de rester encore quelques jours à l'arrière* et cela est à considérer. Ces mêmes camarades nous annoncent également que le cantonnement est rempli de poux. Charmant !

Les poilus que nous venons renforcer ne broient nullement du noir pendant leur séjour à l'arrière. Un concert était organisé pour l'après-midi, avec une scène SVP, coulisses, etc. Le public civil, composé de deux dames et trois demoiselles, et les officiers, assis sur des chaises représentant les premières, ont paru prendre intérêt à cette matinée qui, ma foi, était assez gentiment organisée. Un camarade⁶ surtout obtint un succès mérité en interprétant de façon impeccable *Le Clairon de Déroulède*⁷ et *La Marche des zouaves*⁸. Des autres numéros, rien à dire ; nos collègues se sont efforcés de nous distraire et y sont facilement parvenus.

4. Une dizaine de kilomètres séparent Dunkerque de Bergues et autant Bergues de Rexpoëde.

5. Le journal de marche et opérations du bataillon précise : « *Le bataillon reçoit un renfort de 3 sous-lieutenants, 1 sergent fourrier, 5 sergents, 1 caporal fourrier, 3 caporaux et 149 zouaves.* »

6. Il s'agit du soldat Raymond Pitre Louis Cardré, qui, né le 3 août 1889 à Nantes, sera tué à l'ennemi le 9 octobre 1915, à l'âge de 26 ans, « *aux tranchées de Bully-Grenay* » (voir à la date du 13 octobre 1915).

7. Paul Déroulède (1846-1914), écrivain et militant nationaliste, a écrit *Le Clairon* en 1875 : « *L'air est pur, la route est large / Le clairon sonne la charge / Les zouaves vont chantant / Et là-haut sur la colline / Dans la forêt qui domine / Le Prussien les attend...* »

8. *La Marche des zouaves* a été écrite pendant la guerre de Crimée (1853-1856) : « *Sous le soleil brûlant de l'Algérie / Notre étendard flottait calme et vainqueur. / Au cri d'appel de la Mère Patrie / Du Nord il vole affronter la rigueur. / Va déployer au vent de la Crimée / Tes plis sacrés, ô mon noble drapeau ! / Déjà noirci de poudre et de fumée / Au premier rang tu seras le plus beau. // Refrain : Hourrah ! hourrah ! mon brave régiment / Le canon résonne / Et le clairon sonne / Hourrah ! hourrah ! / Zouaves, en avant !...* »

Nous installons nos tentes. Après le souper (bœuf, riz et vin), je vais faire un tour à Killem, petite localité des environs, avec Gérard et un autre camarade. Nous nous égarons au retour et manquons l'appel, mais cela passe inaperçu⁹.

Lundi 12 juillet 1915 : J'ai passé une assez bonne nuit sous ma tente. Allons, je constate de plus en plus que l'on s'habitue à tout. Nous sommes affectés par section* et escouade. Gérard allant à la 11^e de la 3^e¹⁰, je demande à aller avec lui.

Nous avons repos toute la journée pour soins de propreté. Je vais me laver dans une mare où l'eau n'est vraiment pas ragoûtante. Un moment de répulsion, puis je trempe ma serviette et me rince avec cette eau. Je l'ai déjà dit plus haut : on se fait à tout. À chaque coin de notre ferme, on rencontre des poilus en train de s'épouiller. Charmant ! Je me gratte déjà !

Mardi 13 juillet 1915 : C'est ma fête aujourd'hui, la Saint-Eugène. Hélas, cette année, personne ne me la souhaitera. Mais ne nous attristons pas et évitons le cafard*.

Rien d'extraordinaire. Une petite heure d'exercice, ensuite je suis de garde.

Mercredi 14 juillet 1915 : Un déjeuner extraordinaire (au régiment* bien entendu) : le matin, chocolat au lait ; à 10 heures, jambon, bœuf, haricots, petits pois, salade, confiture, vin, café, cigare.

Après-midi, concert. Le général de division* Cherrier¹¹ y assiste, entouré de tous les officiers. Le programme est sensiblement le même que celui relaté précédemment. En plus, un petit vaudeville* : *L'Hypnotiseur*¹², puis *La Marche des zouaves* avec le concours des clairons. Le général a manifesté sa satisfaction et félicité les artistes amateurs et le lieutenant, organisateur de la matinée.

9. Trois ans après les faits, le 8 juillet 1918, alors qu'il se trouvait hospitalisé à Amélie-les-Bains, Eugène Henwood a raconté avec humour la manière dont se serait passée son arrivée au régiment le 11 juillet 1915. Voir ci-dessous, pages 335 et 336, *Deux pays, deux potes* et *Un type à la page*.

10. La 11^e escouade de la 3^e section (de la 21^e compagnie).

11. Le général Marie Joseph Just Cherrier, né le 10 octobre 1859 à Lunéville, commanda la 152^e division d'infanterie, à laquelle était alors rattaché le 4^e régiment mixte, du 24 mai au 15 octobre 1915.

12. Il s'agit vraisemblablement de *L'Hypnotiseur malgré lui*, vaudeville militaire en un acte de Louis Autigeon et Louis Dourel-Roydel (1898).

J'étais également satisfait de cette petite distraction, mais combien m'aurait semblé plus agréable le moindre spectacle dans un boui-boui* de la banlieue parisienne en compagnie de ma chère femme¹³. Mais *Vade retro satanas*¹⁴, voici le sinistre cafard qui revient.

Jeudi 15 juillet 1915 : À 2 h 30, nous plions bagage et nous nous mettons en route pour la plage de Zuydcoote¹⁵ où nous arrivons vers 10 heures et installons nos tentes dans les dunes. L'on fatigue énormément à marcher dans cette mer de sable.

Le soir après la soupe, petite promenade sur la plage.

Vendredi 16 juillet 1915 : Réveil à 1 heure du matin. Exercice dans les dunes : nous faisons des tranchées ; lancement de grenades, simulacre d'attaque, etc. Total : huit heures bien perdues, car la manœuvre est puérile¹⁶. À 10 heures, nous rentrons très fatigués et affamés.

Après-midi : repos bien gagné.

Samedi 17 juillet 1915 : Retour à notre cantonnement de Rexpoëde : départ à 4 heures, arrivée à 10 heures. Je suis absolument exténué. Je souffre des jambes et du côté et il m'a fallu déployer toute mon énergie pour ne pas lâcher la colonne.

À l'arrivée, une grande joie : je trouve une lettre de la mère¹⁷ et de Pauline. Cela me reconforte et me fait oublier un peu ma fatigue.

Après-midi : repos, installation de nos tentes. Il fait un temps épouvantable.

Dimanche 18 juillet 1915 : Rien de bien remarquable à noter : nous faisons une heure d'exercice.

Toute la journée, je broie du noir. C'est le spleen, le cafard ! Ah, vivement la paix et le retour au bercail : voilà tout ce que tous mes

13. Pauline Frémy.

14. « *Retire-toi Satan.* » Réponse faite par Jésus au diable qui s'efforçait de l'induire en tentation (Évangile selon saint Matthieu, IV, 10).

15. À 16 kilomètres de Rexpoëde.

16. Ces exercices sont décrits dans le journal de marche et opérations du bataillon : « Réveil à 1 heure. Départ du camp à 2 heures. Le bataillon se rend sur les positions organisées la veille et occupe les tranchées (2 compagnies en 1^{re} ligne, 2 compagnies en 2^e ligne). À 3 h 30, enlèvement de la 1^{re} ligne ennemie figurée par un jalonnement de fanions. À 6 heures, simulacre de contre-attaque ennemie repoussée à coup de bombes ; assaut final et enlèvement des 2^e lignes et de la position ennemie. »

17. Jane Mary Henwood.

camarades de misère réclament. Moi avec, bien entendu. La perspective d'une nouvelle campagne* d'hiver laisse très froids tous ceux qui sont au front depuis le début et qui ont tant souffert l'hiver passé¹⁸. J'interroge de nombreux camarades dans ce cas. Tous ne rêvent que d'une blessure qui les mette à l'abri pour le reste de cette horrible guerre.

Lundi 19 juillet 1915 : Réveil à 5 heures pour le tir à Bergues. Je vais à Bergues et ne tire pas ! C'est le seul fait remarquable de cette mémorable journée.

Mardi 20 juillet 1915 : Journée aussi morne que possible : nous nous épouillons et passons nos vêtements et le cantonnement au créteil*. Ah, quel plaisir d'être soldat ! Chanson !¹⁹

Mercredi 21 juillet 1915 : Journée absolument calme ; certains camarades affirment que notre division, qui est la division marocaine, retournera au Maroc. Je ne crois pas, pour ma part personnelle, à cette heureuse chance²⁰.

Jeudi 22 juillet, vendredi 23 juillet 1915 : 2 journées absolument banales : petits exercices pas méchants pour 2 sous. Mon inaptitude pour le noble métier des armes s'affirme de plus en plus. Escrime à la baïonnette. Je suis gauche au possible ; cela fait rire les camarades. Pauvres petits gars, ils n'ont pas trop d'occasions de s'amuser. Je songe au *Rire rouge*²¹ d'un poète montmartrois dont le nom m'échappe. Je développerai ma pensée un autre jour.

18. Les camarades d'Eugène ont notamment pris part aux combats pour la reprise de Lassigny (Oise) au cours desquels leur régiment a perdu, dans la seule journée du 21 septembre 1914, 860 hommes (250 tués et 610 blessés) puis, en avril 1915, ont participé à la deuxième bataille d'Ypres, au cours de laquelle les Allemands ont, pour la première fois, fait usage de gaz toxiques.

19. Air chanté dans l'opéra-comique *La Dame blanche*, composé en 1825 par François-Adrien Boieldieu sur un livret d'Eugène Scribe : « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! / On sert, par sa vaillance, / Et son prince et l'État / Et gaiement on s'élançe / De l'amour au combat. »

20. Seul un bataillon appartenant au régiment d'infanterie coloniale du Maroc (qui forme brigade avec le 4^e régiment mixte) quitte Bergues le 22 juillet à destination de Bordeaux puis du Maroc.

21. Le journal satirique *Le Rire*, fondé en 1893, fut rebaptisé *Le Rire rouge* en 1914. Peut-être Eugène pense-t-il aussi à l'ouvrage de Pierre Mac Orlan, qui au début du siècle fréquentait la bohème montmartroise, *Le Rire jaune*, édité en 1914.

Samedi 24 juillet 1915 : Nous nous préparons pour refaire le petit voyage de la semaine dernière à Zuydcoote. Cela ne m'emballa pas, naturellement.

Le leitmotiv de toutes les conversations est : irons-nous ou n'irons-nous pas au Maroc ? *To be or not to be*. Pour un peu, on ouvrirait un livre de paris comme à Longchamp²². Mais comme cela me semble loin : paris, courses, tuyaux* ; Auteuil et ses obstacles, Longchamp, piste idéale avec son merveilleux tapis vert de gazon, et Rambouillet le pelé, le galeux, avec son affreuse piste, tant honnie des sportsmen. Comme je serais heureux d'assister actuellement à la plus maigre de ces réunions*. Mais voilà, c'est la guerre. Je couche sur la paille et mange avec mes doigts. Alors, qu'ai-je besoin de parler sport hippique²³ ? *Vade retro satanas !*

À 8 heures, au rapport, on nous annonce que le voyage de Zuydcoote est remis : le gouverneur du Maroc, général Lyautey*²⁴, doit venir nous passer en revue*. Cela donne le plus grand espoir aux camarades tenant pour le départ du bataillon là-bas.

Dimanche 25 juillet 1915 : Travaux de propreté. Je passe ma matinée à sommeiller sur ma paillasse.

Après-midi : concert. Voilà trois fois que l'on nous sert le même programme. Aussi le succès des artistes est-il très modéré. À 5 heures, comme on s'endormait, un taube* survole notre cantonnement. Tous les copains profitent de cette occasion pour lâcher le spectacle, suivant en cela l'exemple des officiers qui avaient tout plaqué, avec un parfait ensemble, au bout d'une demi-heure.

Lundi 26 juillet 1915 : Oost-Cappel, petite bourgade du Nord, à deux kilomètres de notre cantonnement. C'est là, dans un terrain assez vaste, que le général Lyautey, assisté des généraux Hély d'Oissel²⁵ et Cherrier*, va nous passer en revue.

22. L'hippodrome de Longchamp, inauguré en 1857, au bois de Boulogne à Paris.

23. Rappelons qu'Eugène Henwood était un grand amateur et un spécialiste des courses hippiques. De mai 1913 à janvier 1914, il fut, sous le pseudonyme d'H. W. Adrian, le directeur de *La Journée hippique*. *Journal sportif* puis du *Journal hippique*. *Quotidien sportif de dernière heure*. En 1919, dès son retour à la vie civile, il crée *La vie hippique*, publication bihebdomadaire qu'il dirige jusqu'en 1940.

24. Le général Hubert Lyautey (1854-1934) était, depuis 1912, commissaire résident général de la République française au Maroc.

25. Le général Alexis Roger Hély d'Oissel, né le 12 juin 1859 à Paris, commande le 36^e corps d'armée, auquel est alors rattaché le 4^e régiment mixte, du 22 mai 1915 au 3 août 1916.

Nous arrivons une heure trop tôt et suivons les évolutions de trois aéros* qui nous survolent et veillent vraisemblablement à notre sécurité. À 9 heures précises, le colonel Savy²⁶, qui fait fonction de général de brigade*, nous fait mettre baïonnette au canon. Quelques minutes s'écoulent, les clairons sonnent *Aux champs*²⁷, nous présentons les armes, la musique de l'infanterie coloniale* joue la *Marseillaise* et le général Lyautey, encore très alerte malgré son âge²⁸, s'avance au centre du carré assez rapidement. C'est en somme toujours la même cérémonie : présentations d'officiers, congratulations et petit discours. Je ne l'ai pas entendu ce discours, car le général Lyautey n'a pas une très forte voix, et cependant je pourrais le transcrire à quelque chose près sur ce carnet. Car si les discours des députés se ressemblent, ceux des militaires se ressemblent encore plus. Cette cérémonie terminée, nous défilons devant le général et les indigènes du pays* qui écarquillent les yeux.

Mardi 27, mercredi 28, jeudi 29, vendredi 30 juillet 1915 : Rien de bien fameux ne se passe pendant ces quatre journées. Nous allons à Zuydcoote faire une manœuvre. Comme l'autre fois, je suis très fatigué pour aller et je dois rester en panne au retour. Ce maudit sac est d'une lourdeur ! Et puis, décidément, mes jambes ne vont plus.

Samedi 31 juillet 1915 : À Killem²⁹, l'on a installé un système de douches de fortune. Nous en profitons et, malgré la primitivité de l'installation, nous nous douchons avec délices. L'après-midi, travaux de propreté : je me trouve un pou. Charmant !

Le soir, au rapport, on nous annonce pour le lendemain une revue par le président Poincaré³⁰. Rien que ça de luxe !

Dimanche 1^{er} août 1915 : Hondschoote. Sur le terrain d'aviation, notre maître et seigneur nous passe en revue et remet un drapeau à notre régiment. Puis nous défilons : *Sambre et Meuse*³¹ et

26. Le colonel Joseph Jean Michel Savy, né le 18 novembre 1861 à Toulouse, commande la 4^e brigade marocaine, dont fait partie de le 4^e régiment mixte, du 18 septembre 1914 au 7 septembre 1916.

27. Sonnerie servant à rendre les honneurs à l'arrivée des plus hautes autorités.

28. Né le 17 novembre 1854, le général Lyautey a alors 60 ans.

29. Localité située à 3 kilomètres de Rexpoëde.

30. Raymond Poincaré (1860-1934), président de la République française de 1913 à 1920.

31. *Le Régiment de Sambre-et-Meuse*, célèbre marche militaire évoquant les armées révolutionnaires de 1792, composée en 1867 par Robert Planquette sur un poème de Paul Cézano.

Table des matières

Avant-propos	9
Introduction.....	13
Carnets de route.....	21
Contes et scènes vécues	333
Postface	
D'une guerre à l'autre	467
Index.....	471
Annexes	
1 – Carnets de route	489
2 – Contes, nouvelles et scènes vécues	491
3 – De l'escouade au corps d'armée.....	499
4 – Déplacements et villégiatures	501
5 – Journaux.....	517
6 – Glossaire.....	519
7 – Sources et documentation	537
Remerciements	541

Quand le droit d'écrire librement la réalité, sans leurrer la foule, sera rétabli, quand la censure sera abolie, je me propose, si Dame Camarde a le bon goût de m'épargner, de publier mon carnet de route, tracé au jour le jour, avec l'unique souci d'instruire les générations futures des horreurs de cette atroce guerre et de les mettre en garde contre semblable calamité.

Eugène Henwood

Dévoiler le véritable visage de cette guerre et faire connaître le quotidien des poilus, telles sont les raisons pour lesquelles Eugène Henwood a tenu un carnet de 1915, date de son arrivée au 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, à 1918. Malgré le froid, malgré la pluie et la boue, malgré les obus et une blessure à Verdun, il ne cessera d'écrire. Ce journaliste de profession est frappé par le décalage entre le récit de la guerre fait par la presse grand public et la réalité à laquelle il est confronté comme combattant. Il veut témoigner. Il noircira ainsi dix-sept petits carnets qu'il conservera précieusement, ne pouvant les publier en raison de la censure. Cet homme cultivé, sensible et engagé livre un témoignage poignant. Un siècle après avoir été écrit, ce document exceptionnel est enfin publié.

22,90 €

